

L'ÉTOILE ABSINTHE

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY



B.M. LAVAL ADULTE



2118142

65^e et 66^e TOURNÉES

69967

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

L'Étoile-Absinthe

N^{os} 65-66

1995

Société des Amis d'Alfred Jarry

Siège social :
rue du Château
81140 Penne-du-Tarn

Secrétariat :
Patrick Fréchet
230, rue Saint-Charles
75015 Paris

La correspondance concernant
la revue peut parvenir à :
M. Michel Décaudin
60, rue de Fécamp
75012 Paris



SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| Une enquête de Benjamin Péret : Jarry est-il un poète chrétien ? | 5 |
| Alfred Jarry initiateur et éclaircur : son rôle dans les arts plastiques par André Breton | 37 |
| Manuscrits, lettres et dédicaces passés en vente | 51 |
| Dernières parutions | 53 |
| Dernières nouvelles | 54 |

En attendant de pouvoir bénéficier de l'enregistrement complet de l'émission de Georges Charbonnier et Alain Trutat – publication annoncée sur Compact Disc par André Dimanche éditeur, avec un livret rédigé par Noël Arnaud –, nous transcrivons dans ce numéro de *L'Étoile-Absinthe*, la polémique engagée par Benjamin Péret dans *Arts*, à la suite de la diffusion radiophonique de « Bonjour, Monsieur Jarry ».

Le lecteur se reportera également à l'article de Janvier Mauvoisin publié dans les *Cahiers du Collège de Pataphysique*, n° 5-6, 22 Clinamen 79 E. P., pp. 112-114. Cet article comporte deux réponses à Benjamin Péret : celle de Henri Bouché, au nom du Collège, et celle de Emmanuel Peillet.

P. F.

Un mauvais coup à Jarry

La radio devrait s'appeler « autant en emporte le vent », car cinq minutes après avoir fermé le poste on a généralement tout oublié. C'est là sa force. Il arrive toutefois qu'on se souviene, soit que l'émission ait été d'une qualité exceptionnelle (je m'empresse de dire que cela ne m'est guère arrivé), soit qu'au contraire elle ait été d'une stupidité particulièrement agressive. Tel est le cas et au-delà de l'émission du 16 décembre, intitulée « Bonjour, Monsieur Jarry ». Encore n'est-ce pas de stupidité, mais de falsification éhontée de la vie et de l'œuvre de Jarry qu'il s'agit ici. Un homme dont la vie a été d'une dignité exemplaire, qui a jeté sur le monde un regard à nul autre égal, a été, pendant près de deux heures, bafoué, ridiculisé et éclaboussé d'ordure par deux épiciers marrons, Georges Charbonnier et Alain Trutat. L'auteur des *Jours et les nuits, journal d'un déserteur*, qui y parle de l'armée comme nul autre, devient pour ces messieurs une sorte d'Adémaï courtelinesque, rongé par le regret de sa petite taille qui lui interdit de porter l'uniforme. Sans aucun égard pour la pensée de Jarry, on a mélangé arbitrairement les textes, présentant, par exemple, comme un pressentiment de sa mort prochaine, un poème de sa jeunesse, et cette mort elle-même devient chrétienne. On va jusqu'à le découvrir abusivement et sans la moindre preuve, porteur d'une croix ! Et, comme si la mesure n'était pas comble, voici un prêtre qui vient attester que la « Passion considérée comme course de côte » ne constitue pas un authentique blasphème, mais le signe d'une religiosité qui s'ignorait et devait se manifester à l'heure de la mort, d'où la conclusion implicite : Jarry est un lâche. En outre, ce « père » développe sa boueuse argumentation sans autre intervention que celle de son triste interlocuteur, tandis que la « Passion

considérée comme course de côte » est l'objet d'un « montage » où un odieux tumulte sportif noie les paroles de Jarry, comme si l'on avait voulu étouffer sa voix au bénéfice du prêtre. Ce n'est pas tout : la « Chanson du décervelage » devient une vague chanson de tournée provinciale et l'admirable « Tatane » est chantée comme une vulgaire java. Seul l'« Objet aimé » garde son caractère, encore le doit-on exclusivement à la musique de Robert Caby qui comprend Jarry et sait lui rendre hommage. On voudrait même faire de Jarry un homosexuel et un satyre. Je ne sais quel vieillard à l'esprit chancelant est en vain sollicité de repêcher dans le gouffre de sa mémoire quelque détail scabreux. Mme Rachilde vient dire à ce propos qu'elle sait bien des choses et que, si elle voulait... M. André de Fouquières (pourquoi pas le régent de la Banque de France ou le prétendant à la couronne ?) vient disserter bêtement sur le mot « merde », etc. Tout le reste est à l'avenant.

Ces messieurs ont de la chance que Jarry soit mort car ils auraient fait connaissance avec les balles de son revolver. Ce n'est pas une raison cependant parce que Jarry n'est plus pour que le premier plumitif venu se croie autorisé à lui cracher publiquement dessus avec la garantie totale de l'impunité que lui accorde la radio. Il est inadmissible que cet organisme, dont la tâche devrait être, sur le plan culturel, de divulguer l'œuvre des penseurs et des poètes d'hier et d'aujourd'hui, s'emploie à falsifier leur message et à les salir, car il semble que ce ne soit pas un cas isolé. Le bruit court, en effet, que d'autres émissions basées sur la vie et l'œuvre de poètes et artistes défunts doivent être données par les soins de ces messieurs. Nul doute qu'elles soient du même acabit !

Benjamin PÉRET

Suite à Jarry (I)

Je me félicite d'avoir obtenu, par mon article sur la scandaleuse émission de MM. Trutat et Charbonnier que ceux-ci confirment qu'ils voient en Jarry « un de nos plus grands "poètes chrétiens" ». C'est l'aveu même de la falsification et je ne pouvais en demander plus.

Mme Rachilde avait bien donné à Jarry une chaîne d'or (sans croix) qu'il portait au cou. Il leur a suffi d'appeler à la rescousse le R. P. Machin pour y découvrir la croix manquante. Singulier chrétien que cet Alfred Jarry ! Que ces messieurs relisent donc l'*Almanach du Père Ubu*, approuvé par Monseigneur Saint Bouffre. Ils y trouveront quelques saints ignorés du Sacré Collège : Saint Anal, Sainte Crapule, Saint Dumolard, « assas. », Sainte Bouse, « vierge », Sainte Goutte, « fête mil. », Sainte Morue, Saint Pied, Saint Obscène, Saint Arsouille, « ermite », Sainte Tourte, Sainte Grue, Sainte Vérola, Sainte Savate, Saint Sexe, Sainte Pochetée et combien d'autres ! Ces messieurs se sont bien gardés de les relever. Ils bousculaient un peu trop leur pieux édifice. Le mauvais coup est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Benjamin PÉRET

Suite à Jarry (II)

La lettre adressée par MM. Trutat et Charbonnier à la rédaction d'*Opéra* et publiée par cet hebdomadaire – 1-1-52 – justifierait plus amplement encore la protestation élevée ici même par notre ami Benjamin Péret contre l'émission « Bonjour, Monsieur Jarry ». La parfaite objectivité de cette protestation serait attestée – si besoin en était – par les extraits suivants d'une lettre d'auditeur, M. Pierre Jourdan, 16, rue Ravon, Bourgl-Reine, qui nous a été adressée au lendemain de l'émission.

« Une émission importante sur Jarry était déjà faite pour étonner, cependant, espérant malgré tout trouver dans cette émission une “recharge personnelle”, je prenais l'écoute, déjà alerté par le générique dans lequel on trouvait par exemple le R. P. Bernardet (!), voire André de Fouquières.

« Je glane au hasard des affirmations : Jarry souffrant de sa petite taille, ne doutons pas qu'il eût fait autrement un bon soldat. Jarry ne faisant jamais de plaisanteries obscènes : tout ce qu'il disait pouvait être écouté par des enfants. Il ne blasphémait pas – c'était un enfant au grand cœur. En parlant de blasphème, le R. P. Bernardet a donné son absolution à Jarry à propos de *La Passion considérée comme course de côte* (texte qui ne fut d'ailleurs diffusé partiellement qu'après approbation de l'Église en la personne du R. P. précité). Pourquoi cette absolution ? Mais parce que tout ce que Jarry a fait, dit ou écrit n'était que la réaction de tout son être contre son époque “matérialiste” et dans le but, également, d'épater le bourgeois ou de provoquer de saines réactions chez les catholiques passifs ! D'ailleurs, *dixit* le Révérend Père, Jarry a fini en bon chrétien et Dieu l'a accueilli à bras ouverts, car chacun sait qu'il préfère les révoltés assagis *in extremis*... onction aux moutons statiques. Fut exploité à ce propos un passage d'une lettre à Rachilde, du 28 mai 1906. 1° en déformant les mots : Jarry disait : “Il s'est fait mettre au cou une chaîne d'or uniquement parce que ce métal, etc...” Le Révérend Père ou un autre a parlé de “croix”. 2° en utilisant comme *leit-motiv* “la qualité de la prière le sauvera peut-être”. Cette phrase se terminant

par : “mais il s’est armé devant l’éternité et il n’a pas peur” ne prouve rien, sinon qu’un revolver est, là encore, braqué contre les exégètes de mauvaise foi qui se vengent comme ils peuvent. (Cf. Sade, Baudelaire et Rimbaud.) Il eût été préférable de s’étendre sur la fin de la lettre où un Jarry mauve et transparent parle du “cerveau qui fonctionne dans la décomposition au-delà de la mort et se demande si ce sont ses rêves qui sont le paradis”.

.....
Il n’est pas en mon pouvoir de publier une protestation quelconque – la vigilance pourtant s’impose en un monde où de telles provocations se multiplient. Mais peut-être M. Charbonnier est-il un noir humoriste, qui prend plaisir à cracher sur un mort qui ne peut lui faire tâter du pal qui lui convient. »



Une enquête de Benjamin Péret : Jarry est-il chrétien ?

À la suite de l'article de protestation de notre ami Benjamin Péret contre l'émission de MM. Alain Trutat et Georges Charbonnier, qui donnent Jarry comme poète chrétien, de nombreuses lettres d'approbation sont parvenues à Arts, provenant d'auditeurs disséminés dans toute la France. Ces lettres indiquent que l'interprétation de MM. Trutat et Charbonnier est loin de rencontrer une approbation unanime, encore qu'ils la maintiennent dans la presse. Arts a donc demandé à Benjamin Péret d'interroger sur ce point un certain nombre de personnalités qualifiées. Voici la lettre qu'il leur adresse :

Paris, le 31 décembre 1951

Monsieur,

Au cours d'une émission d'une heure et demie sur la chaîne nationale intitulée : « Bonjour, Monsieur Jarry », MM. Alain Trutat et Georges Charbonnier ont quelque peu surpris une partie de leur auditoire en présentant Jarry comme le type même du poète chrétien. En réponse à une protestation publiée dans le numéro d'*Arts* du 22 décembre, ils maintiennent leur position dans le numéro d'*Opéra* du 26 décembre et invoquent pour eux l'évidence :

« Alfred Jarry – le poète – est né à Laval le 8 septembre 1873, le jour de la Nativité de la Vierge. Peut-être ne faut-il pas aller jusqu'à voir dans cette coïncidence l'origine du génie d'un de nos plus grands poètes chrétiens. »

Ce n'est pas la première fois qu'on se trouve en présence d'interprétations de cet ordre concernant des poètes défunts. La question se pose de savoir si l'on est ici dans le tolérable ou l'abusif. Estimez-vous que :

1° Jarry est un poète chrétien ;

2° La Radiodiffusion française, en patronnant de telles émissions, accomplit une œuvre salubre, et ne sort pas de son rôle d'information objective et impartiale ?

Recevez, etc.

O

Personnalités consultées :

Albert Béguin ; Maurice Blanchard ; Maurice Blanchot ; Michel Carrouges ; Jean Cayrol ; Charles Chassé ; Luc Estang ; Max-Pol Fouchet ; Julien Gracq ; Gabriel Marcel ; François Mauriac ; Jules Monnerot ; Aimé Patri ; André Pieyre de Mandiargues ; Jacques Prévert ; Raymond Queneau ; Jean Richer ; Rolland de Renéville ; Denis de Rougemont ; Carlo Suarès ; Thierry Maulnier ; Patrice de la Tour du Pin.

ARTS, N° 341, 11 JANVIER 1952

Nous avons annoncé la semaine dernière que Benjamin Péret interrogeait les poètes sur Jarry.

Nous commençons aujourd'hui la publication des réponses qui lui sont parvenues.

Aimé Patri

Voici la réponse à vos deux questions :

1) L'idée de faire du Très Révérend Père Ubu un auteur « chrétien » pourrait sembler plaisante si elle n'était doublement outrageante pour la

vérité historique à laquelle j'ai la faiblesse de croire encore – bien que la lecture du très remarquable *1984*, de George Orwell, m'ait instruit sur l'art d'accommoder les restes du passé à la sauce du présent. Et sans doute, « chrétien », Jarry l'était-il autant que vous, cher Benjamin Péret qui n'êtes point né vichnouiste, je suppose. Mais pour ces messieurs, qu'ils soient en veston ou en robe, messe noire et messe blanche doivent venir du pays où tous les chats sont gris...

2) Il est en effet singulier qu'une institution, dont la mission est – paraît-il – d'informer et d'instruire et qui jouit à cet effet d'un monopole de droit, cautionne d'aussi petites polissonneries. Il faut en effet préciser que l'humble cochon de payant dont on se paie ainsi la tête n'est point censé connaître Jarry (que l'on n'étudie pas encore dans nos écoles) mais qu'il peut être désireux de s'« informer ». Peut-être avait-on, dans ce pays gris, confondu les disques et brouillé cette émission littéraire avec celle des chansonniers.

Julien Gracq

M. Julien Gracq, auteur du Rivage des Syrtes, dont l'indépendance d'esprit et la dignité de comportement a eu tout récemment l'occasion de se manifester avec un éclat qu'il n'avait nullement cherché :

Je réponds en hâte à votre lettre. Je n'ai pas entendu l'émission radiophonique en question. Je ne connais pas non plus toutes les œuvres de Jarry et j'ignore en quoi les auteurs ont pu fonder leur curieuse affirmation. Mais, à ces réserves près, je réponds à vos deux questions que :

1) L'idée de Jarry « poète chrétien » à première vue a de quoi faire sauter au plafond ;

2) Il est plutôt fâcheux que la Radio se fasse l'écho d'interprétations aussi osées (à moins que quelque découverte surprenante concernant Jarry et dont je n'ai pas connaissance, les rende soutenables ; j'en doute fort).

Maurice Blanchard

D'un autre point de l'horizon, le poète Maurice Blanchard affirme avec son énergie coutumière :

Que la radio-porcherie française ait pu traiter de chrétien un Alfred Jarry, cela m'éblouit ! Que n'était-il là, pour tirer quelques balles dans la boutique ?

Quant à son rôle d'abrutissement et d'avilissement, on peut dire qu'il est parfaitement rempli. Il paraît même qu'elle nourrit quelques dynasties satrapiques qui, sans elle, seraient réduites à la mendicité.

Luc Estang

À ces opinions autorisées, fait écho celle de M. Luc Estang, critique littéraire de La Croix, dont la compétence en matière religieuse ne peut être récusée par quiconque :

J'avais déjà lu le nom et un texte – un seul ! – d'Alfred Jarry dans certain projet d'anthologie sur *Les poètes et le Christ*. Cette sélection, eu égard au contexte et aux intentions du collecteur, me paraissait assez abusive. Maintenant, faire de Jarry un « poète chrétien » – de quelque manière que l'on entende l'accouplement de ces deux mots – me semble moins abusif que saugrenu !

Max-Pol Fouchet

Il en est de même de M. Max-Pol Fouchet :

Je n'ai pas entendu l'émission de MM. Alain Trutat et Charbonnier, et je n'ai pas lu leurs déclarations dans *Opéra*. Je le regrette fort, car j'eusse aimé assister à cette canonisation singulière. Il me reste à imaginer les tours pendables que Jarry, en compagnie de Rimbaud – et de quelques autres – doit jouer, là-haut, au Père Éternel. Est-ce vraiment gentil d'envoyer à ce dernier de tels compagnons ? Soyons bons pour Dieu, que diable ?

Il est vrai que Jarry blasphème... Donc il croit, affirmeront d'aucuns. C'est, hélas ! un sophisme des plus usés.

« Que si quelques subversifs tentent de se révolter, un ordre retentit, tel qu'en répercutera la vallée du jugement dernier : "En voiture !" Aussitôt des employés, comparables aux agents des brigades centrales, ou à quelques démons, pourchassent les pécheurs parqués dans un étroit espace, et les forcent à se réfugier dans des cellules closes et mobiles, où ils les bouclent. Les dites cellules sont importées incontinent vers des destinations inconnues au milieu de feu et de fumée. »

Ces lignes, vous les avez reconnues. Et, par elles, Jarry répond.

Michel Carrouges

La réponse de M. Michel Carrouges, critique littéraire de la catholique Vie intellectuelle, refuse également de faire de Jarry un poète chrétien, malgré certaines réserves qui seront examinées dans la conclusion de cette enquête :

Sur la première question, je ne conçois pas le doute. Jarry n'est pas un « poète chrétien ».

Je pourrais montrer, si j'en avais le loisir, comment le thème de la crucifixion est central dans *Le Surmâle* comme dans *César-Antéchrist*, mais c'est dans la perspective d'une subversion totale.

Toute l'œuvre de Jarry est dominée par le mythe de ce que j'appelle les « machines célibataires », selon une appellation empruntée à Duchamp. Elles signifient formellement chez Jarry la fusion de l'érotisme noir et du blasphème le plus subversif.

À partir de là se posent des problèmes complexes. D'autant plus que Breton a pu valablement souligner (*Arts*, 2 novembre 1951 *), certains moments chrétiens chez Jarry et poser le problème d'une interprétation gnostique de cette œuvre.

* Voir la reproduction de l'article d'André Breton à la suite de cette enquête de Benjamin Péret [NDLR].

Mais c'est précisément pourquoi aucune solution simpliste n'est tolérable. Si celle de l'anticléricalisme primaire est à écarter, comme il paraît ressortir de l'article de Breton, il n'est certainement pas moins inadmissible de faire de Jarry un « poète chrétien ».

Cette réponse à la première question doit suffire à régler la seconde.

Rolland de Renéville

M. Rolland de Renéville exprime un avis très nuancé qui démontre une connaissance profonde de l'œuvre et de la pensée d'Alfred Jarry :

Je n'ai pas entendu l'émission de MM. Alain Trutat et Georges Charbonnier consacrée à Alfred Jarry et je n'ai lu ni votre protestation parue dans *Arts* du 22 décembre 1951, ni la réponse qui vous fut faite dans *Opéra* du 25 décembre. Il s'ensuit que j'ignore dans quelle atmosphère et à la faveur de quels arguments, vous et vos amis fûtes amenés à vous opposer à ces messieurs.

C'est donc avec toute l'objectivité dont je suis capable que je viens répondre à vos deux questions :

1) J'estime qu'on ne saurait évidemment dire que Jarry fut un poète chrétien au sens où paraît l'être, par exemple, le Verlaine de *Sagesse*. D'autre part, je ne crois pas qu'il soit davantage possible de méconnaître que Jarry ait été hanté par le drame chrétien, puisqu'il y consacra deux ouvrages majeurs : *L'Amour absolu* et *César-Antéchrist*.

Dans le premier de ces ouvrages, vous le savez, Jarry superpose le drame chrétien au mythe œdipien, et tire de cette confrontation des vues qui préfigurent de la façon la plus précise et la plus géniale les découvertes que, de son côté, Freud devait plus tard accomplir.

Avec *César-Antéchrist*, Jarry nous a livré une vue pessimiste à propos du message chrétien dont, selon lui, l'homme ne peut apercevoir que le terme dialectique nocturne, parce que le monde créé auquel il appartient n'est que le reflet négateur et inversé de la vérité. *Ubu* s'insère dans cette construction métaphysique, colorée de gnosticisme (où l'ésotérisme héraldique tient sa part) et ne peut être vraiment compris en dehors d'elle ;

2) Je pense que le rôle d'information objective et impartiale que vous prêtez à la Radiodiffusion française (et qui est en effet le plus souvent le sien) ne peut être tenu qu'à la condition d'accorder une liberté totale d'expression à toutes les opinions possibles sur n'importe quel sujet. Réjouissons-nous de ce qu'en France, au moins, les auditeurs et les lecteurs aient encore la possibilité de « rectifier d'eux-mêmes ».

Jacques Prévert

Jacques Prévert, interrogé au téléphone, a souligné qu'il ne répondait jamais aux enquêtes, mais qu'il faisait exception à cause de Jarry, car « le Père Ubu a toujours été, dit-il, catholique pratiquant et il l'est même de plus en plus ».

ARTS, N° 342, 18 JANVIER 1952

Jarry est-il un poète chrétien ?

À la suite d'une émission intitulée : « Bonjour, Monsieur Jarry », Benjamin Péret avait lancé un appel aux poètes. La semaine dernière, nous avons publié les réponses de MM. Aimé Patri, Julien Gracq, Maurice Blanchard, Luc Estang, Max-Pol Fouchet, Michel Carrouges, Rolland de Renéville et Jacques Prévert.

Voici, ci-dessous, la suite de cette enquête :

Jules Monnerot

L'auteur de Sociologie du communisme n'a pas le moindre doute :

Jarry est chrétien comme vous et moi.

Jean Richer

Pour M. Jean Richer également Jarry n'est pas chrétien ; à la rigueur pourrait-on le considérer comme hérésiarque.

N'ayant pas entendu l'émission intitulée « Bonjour, Monsieur Jarry », il m'est impossible de me prononcer à son sujet, mais je puis ébaucher une réponse à la question « Jarry est-il un poète chrétien ? »

Le cas d'Alfred Jarry n'est pas simple. Il a gaspillé les dons de l'esprit dont il avait été comblé. Très tôt il fut la proie du démon de la perversité et son œuvre me semble *en chute*, à l'image de la chute de Lucifer (c'est dire qu'elle n'est pas exempte de beauté artistique). Un texte comme *César-Antéchrist* est proprement sacrilège et blasphématoire. La mode actuelle est de dire que le blasphème est une manière de confesser sa foi en Dieu. Mais, dans ce domaine, la résolution des contraires, si elle est concevable, ne se produit guère sans doute qu'au moment de la mort dans la grande majorité des cas. Nous n'avons à juger personne, nul n'est sûr à l'avance du salut ; rappelons seulement que le dernier souhait exprimé par Jarry fut pour demander un cure-dents.

Si on tenait absolument et par un biais à rattacher Jarry au christianisme, il prendrait place comme hérésiarque à la suite des Adamites, des Turlupins et autres « Hommes de l'Intelligence », essayant de justifier par des considérations métaphysiques les plus étranges subversions de l'intelligence et des mœurs, et se livrant à des pratiques apparentées à la magie noire. C'est dans cet éclairage particulier qu'on peut relire divers textes des *Minutes de sable Mémorial*. Des tendances voisines apparaissaient déjà chez les romantiques et les situent dans la grande tradition gnostique. Hugo, chantre du crapaud et de l'araignée, aurait probablement aimé les derniers vers du *Madrigal*, de Jarry :

*Et c'est d'avoir mordu dans tout le mal
qui vous a fait une bouche si pure.*

André Pieyre de Mandiargues

L'auteur des Incongruités monumentales proteste également :

J'estime que la dite « Chaîne nationale », si elle n'est pas un faux jeton, se doit maintenant de transmettre, et tout à fait intégralement, la *Passion considérée comme course de côte*.

Charles Chassé

Contrairement à la plupart des personnalités qui ont répondu à cette enquête, M. Charles Chassé avait entendu l'émission de MM. Trutat et Charbonnier. Son opinion n'a donc que plus de valeur :

Jarry n'est pas chrétien

Je commence par vous déclarer que je ne suis ni un fanatique admirateur de Jarry ni son ennemi. Position bien difficile à comprendre pour des gens qui, s'ils avaient à traiter de l'hydrogène ou de l'oxygène, établiraient d'abord s'ils prennent position pour ou contre ces corps. Ce que je souhaite, c'est être documenté exactement sur le compte de l'écrivain que Lebois juge « irremplaçable ».

Aussi ai-je estimé complètement absurde cette prétention émise, l'autre jour à la radio, de le représenter comme le type même du poète chrétien alors qu'il est notoire que Jarry se plaisait à blasphémer. Il est vrai que c'est un paradoxe cher à certains théologiens d'aujourd'hui que le goût du blasphème et, mieux encore, une vie désordonnée sont les signes précurseurs d'une solide conversion. Dans quelques années, on nous affirmera que Gide est le type même de l'écrivain chrétien, comme on l'assure, dès maintenant, en ce qui concerne Rimbaud. Il est curieux de noter avec quel respect plusieurs ecclésiastiques parlent de l'existentialisme de Sartre ; ils se réjouissent de ce qu'il a beaucoup de disciples car un pareil pessimisme mystique, fût-il agrémenté d'un athéisme provisoire, est une excellente préparation à la foi ; il ne manque aux Sartriens que la grâce, et cette grâce peut, d'un moment à l'autre, leur venir.

Mais si j'ai trouvé peu convaincant le panégyrique de Jarry héros chrétien, je dois ajouter que cette affirmation ne m'a pas paru plus choquante que bien d'autres affirmations paradoxales, même si elles n'étaient pas, comme celle-ci, teintées de prosélytisme religieux.

Il existe en effet toute une école de critiques extatiques qui ne désirent pas être renseignés sur Jarry mais recourent uniquement à des exclamations éperdues quand il s'agit de leur maître. J'ai eu jadis affaire au charmant poète Fagus, à qui je reprochais d'avoir exalté le bretonnisme intégral de Jarry alors que celui-ci n'est pas né en Bretagne et qu'il n'était pas de descendance bretonne, et Fagus me répondait : « Jarry a assisté un jour à un pèlerinage de Bretons à Sainte-Anne-d'Auray ; il s'est senti très à l'aise parmi les Bretons ; puisqu'il voulait se sentir Breton, c'est donc qu'il l'était. »

Ubu, le ventre dans l'urne

Quand je cherchais à jeter quelque lumière sur les circonstances dans lesquelles a été composé *Ubu Roi* (je suis une des personnes encore de ce monde ayant de leurs yeux vu à Rennes l'original du Père Ubu, qui, lui, était un vrai chrétien et président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ; j'ai même contemplé l'honorable M. Hébert alors que, comme adjoint au maire, il dirigeait, une nuit, dans l'hôtel de ville de Rennes, le dépouillement des élections municipales ; oui, le Père Ubu, le ventre dans l'urne, assurait la loyauté du suffrage universel) ; j'ai été l'objet, dans la revue *Littérature*, d'une condamnation signée par Max Jacob et quelques autres : « Nous nierons devant l'évidence... » lisons-nous dans le texte de cette excommunication, et le délicieux S't'Serstevens écrivait : « *Ubu enchaîné* et le *D' Faustroll* ont pour moi plus de poids que les documents les plus authentiques. »

Une consonne d'appui

Laurent Tailhade félicitait Jarry d'avoir « enrichi le mot de Cambronne d'une consonne d'appui ». La vérité est beaucoup plus simple : quand la pièce a été jouée à Rennes par les petits potaches, peut-être de génie, qui lui ont

donné naissance, leurs parents exigèrent que le vocable ne fut pas prononcé dans toute sa majesté ; c'est pourquoi les frères Morin l'atténuèrent par l'adjonction d'un *r* intercalaire, et les parents furent heureux comme ils l'étaient chaque fois qu'en présence de leur progéniture ils réussissaient à prononcer « sapré » au lieu de « sacré ».

Mon excellent ami Georges Le Cardonnel avait espéré me confondre en allant consulter la sœur de Jarry sur ce que j'avais rapporté dans les *Sources d'Ubu-Roi* ; il revint de sa visite tout éberlué. « Pourquoi, avait-elle dit, voulez-vous que je contredise ce livre où il n'est donné que des faits exacts ? »

À la poche !...

Les côtelettes de rastrons

En résumé, que les jarrystes soient cléricaux ou anticléricaux, je ne prends parti ni pour les uns ni pour les autres tant qu'ils cherchent à nous imposer leurs thèses personnelles alors que nous aimerions savoir ce que pensait réellement Jarry. Leur querelle me rappelle celle qui, jadis, divisa deux frères au temps de la Renaissance, en Italie. Un des frères était persuadé que les étoiles du firmament étaient des bœufs qui lui appartenaient ; l'autre que les champs du ciel étaient des prairies dont il était le possesseur ; et, sans arrêt, ils se disputaient, l'un voulant faire paître ses bœufs dans les champs de l'autre, qui s'y refusait obstinément.

Les deux groupes spéculent sur l'obscurité de Jarry pour y inférer leurs opinions ; aussi sont-ils épouvantés dès que l'occasion s'offre de dissiper cette obscurité apparente qui les ravit. Il m'est arrivé d'expliquer à Gémier qui avait créé le rôle d'Ubu, le sens précis d'expressions comme « À la poche ! » ou « Côtelettes de rastrons » qu'il employait dans la pièce. Il levait les bras au ciel en me disant : « Ah ! c'était ça la poche ! » Et comme je lui demandais comment il se faisait que personne autour de lui n'avait eu l'idée de solliciter de Jarry quelques éclaircissements, Gémier me répliquait : « Mais non ! C'est justement l'obscurité de ces termes qui séduisait. On était content parce qu'on ne comprenait pas ! »

M. Guilly est-il intelligent ?

L'article que M. René Guilly vient de publier dans *Opéra* du 16 janvier invite à répondre par la négative à la question ci-dessus. C'est cependant l'avocat que MM. Trutat et Charbonnier ont choisi pour défendre leur cause ; mais elle est si détestable qu'il faut les excuser d'avoir dans leur affolement choisi un mauvais avocat qui tente de dissimuler son absence totale d'arguments sous deux colonnes de verbiage.

L'émission « Bonjour, Monsieur Jarry », dit en substance ce brave M. Guilliguilli, est d'un humour fin et délicieux. Si fin et délicieux que je ne connais personne, hormis M. Guilliguilli, qui s'en soit aperçu et encore, s'il s'en est rendu compte, est-ce évidemment parce que MM. Trutat et Charbonnier l'avaient prévenu : « Attention, Guilliguilli, ici il faut rire ! » La preuve en est que la publication d' *Un mauvais coup à Jarry* a amené toute une série de lecteurs à approuver spontanément cette protestation. Si, par la suite, j'ai demandé à *Arts* l'autorisation d'entreprendre cette enquête, c'est qu'elle m'avait été suggérée par un de ces correspondants admirateurs de Jarry, que l'émission de MM. Trutat et Charbonnier avait indignés autant que moi.

M. Guilliguilli me reproche de n'avoir pas demandé à *Arts* de publier la lettre de MM. Trutat et Charbonnier. Mais *Arts* n'avait pas à donner une lettre qu'ils avaient déjà chargé *Opéra* de reproduire. Il me reproche aussi de n'en avoir publié qu'une phrase isolée du contexte plein de cet humour charmant que personne ne saisit. Hélas ! il s'agissait non pas d'une phrase mais d'un paragraphe entier sur lequel repose toute la lettre.

Il est en effet vrai que la plupart des personnes à qui j'ai posé la question : « Jarry est-il un poète chrétien ? » n'avaient pas entendu l'émission de MM. Trutat et Charbonnier. Je me félicite donc que la Radiodiffusion française soit contrainte par cette enquête de la donner à nouveau le 30 janvier à 20 h 30. J'en profite pour inviter les lecteurs d'*Arts* que cette discussion intéresse à l'écouter et à écrire ensuite au journal ce qu'ils en

pensent. Leurs lettres seront publiées afin de permettre à M. Porché – qui n'est évidemment pas tenu d'écouter tout ce qui se dit sur ses ondes – de juger si la pensée et l'œuvre de Jarry ont été falsifiées ou non.

Benjamin PÉRET

ARTS, N° 343, 25 JANVIER 1952

Non, Jarry n'est pas un poète chrétien

Lettre ouverte à M. Wladimir Porché

Monsieur,

L'émission que MM. Trutat et Charbonnier ont donnée le 16 décembre dernier sur la Chaîne Nationale, à 20 heures 30, sous le titre : « Bonjour, Monsieur Jarry » présentait comme chrétien l'auteur d'*Ubu Roi*. Elle déformait en outre si scandaleusement l'œuvre et la pensée de Jarry que j'ai été amené à poser à un certain nombre d'écrivains la question : Jarry est-il un poète chrétien ? Ceux qui m'ont répondu ont été unanimes à dire non. Si Jarry n'est pas un poète chrétien, MM. Trutat et Charbonnier ont falsifié Jarry. En ont-ils le droit, même sous le prétexte d'humour qu'ils invoquent en dernière heure ? La Radiodiffusion française peut-elle se prêter à de telles entreprises ?

En outre, j'ai eu connaissance d'une lettre que M. G. Marche a adressée en juin 1949 à M. Trutat où il demande qu'on lui indique d'où vient un texte

attribué à Kafka que M. Trutat a donné le 9 juin 1949, à la fin d'une émission destinée à commémorer le vingt-cinquième anniversaire de la mort de l'auteur de la *Colonie pénitentiaire*. Cette lettre est restée sans réponse. Publiée ensuite dans le numéro 52 de *Paru*, en date de juillet 1949, elle est encore restée sans réponse, bien que la rédaction de cette revue l'ait fait précéder du titre : *Un faux Kafka à la radio ?* et suivre d'un commentaire déclarant que faute de réponse de M. Trutat, elle considérerait ce texte inspiré du *Jugement* comme apocryphe.

Je suis convaincu d'interpréter les désirs de tous les lecteurs d'*Arts* et d'innombrables auditeurs de la radio en vous demandant de bien vouloir vérifier ces faits. Il vous suffira de faire entendre à un certain nombre d'écrivains qualifiés soit par leurs travaux sur Jarry, soit par leurs œuvres. Leur jugement sur « Bonjour, Monsieur Jarry » suffira pour vous édifier définitivement. Quant au texte attribué à Kafka, il est aisé de vérifier s'il existe ou non, soit dans les traductions françaises, soit dans les ouvrages originaux de cet auteur.

Il y va du crédit de la Radiodiffusion française dont il est inadmissible qu'on puisse dire que certains de ses collaborateurs s'emploient à falsifier les œuvres et l'esprit d'écrivains morts pour satisfaire des aspirations personnelles. Je suis convaincu que vous le pensez comme moi.

Veillez agréer, etc...

Benjamin PÉRET

Les lecteurs d'*Arts* n'ont pas oublié dans quelles conditions j'ai été amené à ouvrir l'enquête : « Jarry est-il un poète chrétien ? » Je rappellerai seulement qu'elle a été provoquée par l'émotion soulevée par la scandaleuse émission du 16 décembre dernier : « Bonjour, Monsieur Jarry ». Plus de la moitié des écrivains consultés, athées ou chrétiens, crient d'une seule voix : « Non, Jarry n'est pas chrétien ! » La cause est donc entendue. Je n'en déplore pas moins qu'un certain nombre de personnes interrogées n'aient pas cru devoir répondre. Leur abstention constitue cependant une manière d'abonder dans

le sens de ceux qui m'ont écrit¹. Elle signifie de toute évidence que la réponse allait de soi. On objectera sans doute que beaucoup d'entre eux n'ont pas entendu l'émission contestée. Qu'importe ! MM. Trutat et Charbonnier leur fournissent l'occasion, à la fois, de vérifier mes assertions et de condamner les auteurs de « Bonjour, Monsieur Jarry », puisqu'ils le donnent à nouveau le 30 janvier, à 20 h 30. Je souhaite que de nombreux lecteurs d'*Arts* soient à l'écoute ce soir-là et me fassent part de leurs réflexions. J'y serai aussi avec des amis qui ont entendu l'émission du 16 décembre, quand ce ne serait que pour vérifier si elle est conforme à la précédente car je suis loin – pour des raisons que j'exposerai tout à l'heure – d'accorder à MM. Trutat et Charbonnier le bénéfice de la bonne foi. Pour se défendre des effets de leur mauvais coup, ils invoquent maintenant l'humour, et taxent implicitement d'idiotie les auditeurs qui n'ont pas compris leur « plaisanterie », c'est-à-dire tout le monde, hormis leur avocat, M. René Guilly. Un peu simpliste, cet argument ne convaincra personne. On sera d'ailleurs à même de savourer cet humour le 30 janvier...

Certes, dans « l'ambiguïté qui est le propre de l'art » (René Guilly), tout est permis, même d'ajouter à la chaîne d'or que Mme Rachilde avait donnée à Jarry une croix dont personne n'a jamais entendu parler. Mais cette ambiguïté de l'art n'a jamais existé que dans les brumes cérébrales de M. René Guilly, à moins qu'il ne s'agisse encore d'un trait de cet humour si vapoureux qu'il s'évanouit au fur et à mesure de son apparition pour ne laisser qu'un résidu nauséabond. Il n'y en a d'ailleurs aucune dans leur émission. Jarry en sort, entre autres choses, chrétien et désolé de n'avoir pas pu porter l'uniforme. Cela ne constitue-t-il pas les « pièces douteuses » que M. René Guilly, séduit par l'humour de ses amis, n'arrive pas à voir ? Cela ne suffit-il pas pour accuser valablement de falsification les auteurs de « Bonjour, Monsieur Jarry » ? Ce n'est pas tout : je répète que toute l'émission n'est qu'un tissu de falsifications de grandeurs diverses.

1. J'ai demandé l'avis du « Collège de 'Pataphysique » sur « Bonjour Monsieur Jarry ». On me répond par une boutade qui ne sert à rien pour éclairer les lecteurs d'*Arts*. Je m'abstiens donc de publier cette réponse.

Deux remarques

Si l'unanimité des écrivains qui ont répondu à l'enquête est faite pour affirmer que Jarry n'est pas un poète chrétien, deux réponses appellent cependant quelques commentaires sur des points de détail. Ainsi M. Michel Carrouges affirme que « Breton a pu valablement souligner (*Arts*, 2 novembre) certains moments chrétiens de Jarry » ce qui constitue une interprétation à la fois strictement personnelle et légèrement tendancieuse de la pensée de Breton. En effet, Breton se borne à rappeler l'intérêt passionné que Jarry portait à l'imagerie populaire de caractère souvent religieux. Cela ne suffit pas pour voir chez Jarry des « moments chrétiens », sinon il faudrait découvrir chez Apollinaire, amateur d'art primitif, des « moments sorciers ».

Je suis, tout comme M. Rolland de Renévillle, partisan d'une liberté d'expression totale, sous réserve que chacun connaisse le champ d'application de cette liberté. J'estime qu'elle ne peut en aucun cas dégénérer en licence sous peine de conduire à sa rapide disparition. Or, en falsifiant le sens de la vie et de l'œuvre de Jarry, MM. Charbonnier et Trutat ont largement outrepassé leur droit de s'exprimer librement. C'était donc à la Radiodiffusion française d'interdire ce débordement. En les laissant faire elle s'est, sans doute par simple négligence, rendue coupable de complicité dans le mauvais coup perpétré par les auteurs de « Bonjour, Monsieur Jarry ». Je serais néanmoins disposé à adopter l'attitude de M. Rolland de Renévillle si la liberté d'expression qu'il défend, et que je défends avec lui, était, à la radio, assortie d'un droit de réponse similaire à celui dont jouit la presse. Or, on sait qu'il n'en est rien. Il est cependant grand temps de l'instituer.

On me murmure à l'oreille que « Bonjour M. Jarry » constitue une maladresse de MM. Trutat et Charbonnier. Cela revient à dire que ces messieurs sont incapables d'accomplir leur tâche, de présenter Jarry sous son vrai jour à la radio. S'il en est ainsi, une question se pose aussitôt : pourquoi la radio, où ces messieurs sévissent depuis longtemps, depuis des années peut-être, les laisse-t-elle libres de multiplier sottises par vilénies ? À vrai dire, cette interprétation ne me satisfait nullement, du moins en ce qui concerne M. Trutat qui semble ne pas en être à son coup d'essai. Je relève, en effet, dans

le n° 52 de *Paru*, daté de juillet 1949 (p. 136), la lettre suivante, qui lui était adressée par M. G. Marche :

Un faux Kafka ?

« Pourrez-vous me pardonner, Monsieur, de venir aussi naïvement vous déranger – mais dans la commémoration à la radio du vingt-cinquième anniversaire de la mort de Franz Kafka vous venez de citer² en fin d'émission un texte de Kafka dont, en tant que kafkéen fervent, moi aussi – je vous aurais une grande obligation de m'indiquer la référence : il s'agit, rappelez-vous, d'un récit évoquant à quelque égard *Le Jugement* mais sous l'angle du pardon et non plus de la damnation ! – et dont le héros se nommerait Oscar B. »

La rédaction de *Paru* ajoutait que cette lettre, adressée récemment à M. Trutat, était restée sans réponse. Le destinataire n'a pas pu ignorer la publication ultérieure de ces lignes dans la revue. Il s'est cependant tu, ce qui constitue un aveu implicite de culpabilité. M. Trutat serait-il un spécialiste du faux témoignage ? On pourrait le croire. Je remarque en effet, que dans le cas de Jarry comme dans celui de Kafka, le détournement est pratiqué *dans le même sens*. Dans les deux cas il s'agit d'attribuer des préoccupations chrétiennes à un écrivain qui n'en a pas. Cette remarque me conduit sur-le-champ à une interrogation : pourquoi M. Trutat, ancien secrétaire de Paul Éluard, ancien stalinien et peut-être stalinien encore, se livre-t-il à ces louches opérations ? On ne peut répondre à cela que de deux manières : ou bien l'idéologie politique dont M. Trutat s'était fait, jadis et peut-être encore maintenant, le serviteur le contraint à « tendre la main » au christianisme, ou bien le poids croissant de l'Église dans les gouvernements qui se sont succédés au pouvoir ces dernières années l'incite à la servilité envers elle. J'ajoute que je penche pour la seconde hypothèse, la première, que j'ai mentionnée par simple souci d'exactitude, ne me paraissant pas assez consistante. En tout cas M. Trutat doit s'expliquer. Est-ce par humour qu'il

2. Émission du 9 juin 1949, à 17 heures.

a donné ce texte de Kafka comme il a attribué une croix à Jarry, comme il a dénaturé la *chanson du Décervelage* et *Tatane* ? Le canular a des limites, M. Trutat, qui coïncident avec les portes de la Radiodiffusion française. Celles-ci franchies, il ne s'agit plus que de falsification que vous le vouliez ou non.

Benjamin Péret

ARTS, N° 344, 1^{er} FÉVRIER 1952

À propos de l'émission sur Jarry

Nous avons appris par la presse que MM. Trutat et Charbonnier se proposaient de poursuivre *Arts* et le signataire de ces lignes en diffamation et de leur réclamer un million de dommages et intérêts. C'était, à coup sûr, le seul moyen dont ils disposaient pour tenter de dissimuler l'embarras où les a placés la campagne d'*Arts* et de dévier l'attention du public à la veille de la seconde émission de « Bonjour, M. Jarry ». Les lecteurs de ce journal auront été d'autant moins dupes que ces messieurs donnent des signes évidents d'inquiétude. Exemple, la note encadrée, que *Combat* a publiée les 26 et 30 janvier et qui est destinée à avertir les auditeurs de la manière d'écouter l'émission, alors qu'aucun avertissement de ce genre n'avait été donné la première fois. « MM. Georges Charbonnier et Alain Trutat, est-il dit dans cette note, ont traité ce sujet délicat avec une rare conscience et une grande légèreté de touche, alors que le sujet pouvait prêter à tous les grossissements faciles. » Riez donc, Messieurs les Auditeurs, du talent de ces messieurs ! Aux dépens de Jarry, il est vrai !

La menace de procès qui nous est faite n'a que le sens d'un simple bluff. C'est ainsi que nous l'avons accueillie à *Arts*. Nous sommes convaincus que MM. Trutat et Charbonnier n'ont aucunement l'intention de nous assigner devant les tribunaux. Ils savent trop bien que leur cause est perdue d'avance et qu'ils sortiraient de l'audience sous les rires ironiques du public et des juges. Leur goût de la publicité ne va pas jusque là. Cette menace signifie encore que ces messieurs refusent le jugement de l'opinion (après l'avoir sollicité par leur seconde émission) pour recourir à la justice. Ils y gagneront, s'ils insistent, d'avoir l'un et l'autre : deux condamnations au lieu d'une !

Benjamin PÉRET

NOTE DE LA RÉDACTION. – Au moment de mettre sous presse, nous tenons à signaler que les premières lettres condamnant la seconde émission de « Bonjour, M. Jarry » viennent de nous parvenir. Nous remercions vivement nos correspondants de leur hâte et profitons de l'occasion pour inviter nos lecteurs qui l'ont entendue à nous faire part de leurs observations. Dès la semaine prochaine nous publierons leurs remarques et celles de Benjamin Péret.

Les lecteurs d'*Arts* condamnent « Bonjour Monsieur Jarry »

Le bluff ne réussit pas toujours. MM. Trutat et Charbonnier en font aujourd'hui l'amère expérience. Ils avaient annoncé une seconde émission de leur misérable « Bonjour, Monsieur Jarry », dans l'espoir d'intimider les défenseurs de Jarry et de les amener à douter d'eux-mêmes. Tout au contraire ; à *Arts*, nous nous sommes réjouis de l'occasion qui nous était offerte de vérifier nos premières impressions et de faire partager notre conviction à un plus grand nombre de lecteurs. Nous avons raison puisqu'il nous est arrivé tant de lettres d'approbation que nous devons renoncer à les publier toutes. Dès avant l'émission, MM. Trutat et Charbonnier avaient pressenti que le jugement des auditeurs leur serait défavorable, aussi avaient-ils amorcé une nouvelle manœuvre d'intimidation. Ils avaient annoncé à grand bruit, dans toute la presse, qu'ils engageaient des poursuites contre *Arts* et le signataire de ces lignes, qu'ils accusaient de diffamation, et ils leur réclamaient un million de dommages et intérêts. Hélas ! Il fallait un juge d'instruction pour accueillir leur plainte et il semble qu'il ne s'en soit pas trouvé, à moins qu'ils aient abandonné leur projet en comprenant, un peu tard il est vrai, toute la vanité de cette action. Il n'en reste pas moins qu'ils avaient songé à recourir à la justice, et ce seul fait montre, comme me disait en conversation privée André Pieyre de Mandiargues, combien ils sont opposés à Jarry qui envoyait « à la trappe » tous les magistrats.

J'ai donc écouté de nouveau cette révoltante émission. Loin de revenir sur mon opinion première, j'en suis sorti considérablement renforcé. Oui, « Bonjour, Monsieur Jarry » est une falsification éhontée de la pensée et de l'œuvre de Jarry. En outre, n'en déplaise au pauvre M. Guilly, cette émission, dont il m'avait été impossible de juger la présentation la première fois, est construite d'une manière intolérable puisqu'il n'est presque jamais possible

de savoir quand le récitatif cède la place à Jarry. Sans parler du « bruitage » qui rend inaudibles certaines parties, à moins que ce « bruitage » ne soit voulu – et c’est le plus probable – pour couvrir la voix de Jarry et aider à la falsification. J’omettrai tout le détail pour en venir aux points principaux qui ont motivé mes critiques :

On réclame des preuves

Première question. – Où et quand Jarry s’est-il plaint que sa petite taille ne lui ait pas permis de faire son service militaire ? Ceci est affirmé d’une manière parfaitement audible dans le récitatif et je défie ici MM. Trutat et Charbonnier d’apporter la moindre preuve à l’appui de cette déclaration.

Premier faux ;

Deuxième question. – Où Jarry a-t-il écrit qu’il portait une croix – ou bien qui a écrit que Jarry portait une croix ? M. Charles Terrasse à ce qu’il semble (à moins que ce ne soit dans le récitatif) a pu dire cette énormité sans que son interlocuteur l’ait invité à apporter la moindre preuve. Nulle part, on ne trouve trace de cette croix inventée pour le plaisir de leur cher bénédictin : **Deuxième faux.**

Une sauce gluante

Je laisserai maintenant la parole aux lecteurs d’*Arts*.

Pour M. Georges Duthuit, dont les travaux sur l’art sont bien connus de nos lecteurs, « l’émission “Bonjour, Monsieur Jarry” est une chose effroyable. C’est une vraie débâcle du goût, de l’intelligence et de toute espèce de retenue... Nous aurions dû être préparés, pourtant. La même sauce gluante dégoulinait de l’appareil où l’on a pris coutume de tremper, à intervalles réguliers, les vers de Nerval, de Corbière, de Laforgue, de Rimbaud et de qui encore demain ? Jarry, auteur d’opérettes, mis en accusation par M. de Fouquières et absout par un chanoine ; de la vulgarité et de l’ennui coulant à pleins bords... La radio a touché là un de ses sommets... »

Le « vomissement impur de la bêtise »

M. Jules Monneret estime que cette émission est « du genre vomissement impur de la bêtise ». C'est sur le même ton que m'écrit M. Jean Bousquet, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes : « On a voulu faire du sur-Jarry au moyen de fragments empruntés à Jarry lui-même pour le plaisir de se rendre intéressant et, – c'est le fond du problème, – sans vrai respect ni amitié profonde pour la personnalité de cet homme... Tout ça est bas de plafond. » Quant à l'intervention du bénédictin, « j'ai trouvé, dit M. Bousquet, la singerie intolérable et aboutissant exactement à l'opposé du but visé. Je ne cherche pas à savoir si c'est la religion qui est en fin de compte bafouée par l'émission et le R. P. (inconscient ou pas, "fouquiérisé" ou pas ?), ou si c'est la vraie figure de Jarry qui est déformée : mais sans m'interroger trop sur le détail et la vérité des choses, mon impression est celle d'une sottise au front de taureau. »

Enlevez les guillemets

M. Jacques-Roger Boussin, à La Roche-Vineuse (S.-et-L.), pense que « Jarry a toujours, et même bien souvent au cours de l'émission en cause, montré son mépris et son irrespect pour la religion chrétienne et ce n'est pas parce qu'au moment de sa mort il a cherché en dehors de lui quelque chose qu'il faut en faire un chrétien ». Justement, M. Boussin, il n'a rien cherché du tout et c'est là où MM. Trutat et Charbonnier ont falsifié la vie et l'œuvre de Jarry, en omettant à bon escient les guillemets dont la lettre de Jarry à Mme Rachilde est émaillée, comme le font remarquer avec raison Mme et M. Michel Collinet, 164, quai Louis-Blériot, à Paris. J'ajouterai que Jarry a écrit la lettre en question un an et demi avant sa mort et que dans des billets adressés les jours suivants au Dr Saltas, il s'excuse de son état antérieur. Ce commentaire vaut également pour M. Victor Crastre, instituteur à Céret, qui se demande si la lettre de Jarry à Mme Rachilde est authentique. Authentique, oui, mais falsifiée.

Puisqu'il faut toujours un bouffon partout, citons M. Michel Perrin,

boulevard de Clichy, à Paris, qui est évidemment déclenché par un quelconque Guilly dont il se borne à répéter les « arguments ». « Cette émission est, dit-il, dans sa catégorie, la meilleure que la radio nous ait jamais donnée... Festival du clin d'œil... ou M. Péret est idiot ou il est de mauvaise foi... » Passons.

Mme Lise Deharme : « L'hypothèse d'une conversion même tardive d'Alfred Jarry me paraît tout à fait invraisemblable et en désaccord avec tout ce que nous savons de sa vie et de son œuvre. »

Une ronde d'idiots terrorisés

Dans une longue lettre, M. Gérald Schaeffer, à Neufchatel (Suisse) dit : « Tout au plus peut-on opter maintenant pour votre seconde hypothèse (la servilité envers l'Église) touchant les motifs des agissements de M. Trutat... De M. de Fouquières ergotant sur merdre (plus grossier que le mot originel, "merdre, ça souligne la chose" !) jusqu'au sermon visqueux du R. P., en passant par les remarques rassurantes sur la chaste conversation de Jarry, quelle splendide ronde d'idiots terrorisés ! »

« La protestation que vous avez élevée dans *Arts*, me dit M. P. Audoin, 18, rue du Mont-Cenis à Paris, m'a laissé d'entrée un peu sceptique sur son bien-fondé. J'avoue ne l'être plus. Le caractère plus que tendancieux de l'émission incriminée constitue un défi qui doit être relevé. »

MM. Maurice Baskine, Michel Carrouges, Aimé Patri et Jean Richer, dans une lettre collective concluent : « Nous déclarons que la protestation de Péret était parfaitement motivée tant au nom de l'objectivité historique que du refus des confusions. Quel que soit le point de vue où l'on se place, chrétien ou non chrétien, une émission de ce genre était tout à fait intolérable. »

C'est également l'avis de M. Maurice Ratin, 110, rue de Reuilly, à Paris, qui dit : « Jamais le truquage ne m'a paru plus manifeste qu'à la seconde émission, lorsque je compris mieux. Les témoignages, les citations ont été faits de telle sorte qu'un doute amer demeure. Doute qui, au fond, pourrait

annuler la valeur révolutionnaire de l'humour de Jarry... Alfred est un tout petit homme qui rêvait d'être capitaine du train des équipages. »

Encore M. A. Lagabrielle, professeur de philosophie au lycée Montaigne de Bordeaux : « On a trouvé de plus en plus commode de remplacer le "décervelage" par le "bourrage de crânes" : (économie et élégance si l'on peut dire !) font de ce procédé quelque chose d'assez répandu dans certains milieux confessionnels ou politiques.

« Mais Jarry ? La seule réponse est : non récupérable ! »

Je pourrais continuer indéfiniment car je n'ai cité que des extraits de quelques lettres prises au hasard. La conclusion s'impose d'elle-même, pour les lecteurs d'*Arts* comme pour moi : ces messieurs ont honteusement falsifié Jarry. À propos : quel est donc le dernier souhait de Jarry mourant à l'hôpital de la Charité ? Un cure-dents, si j'ai bonne mémoire. MM. Trutat et Charbonnier n'ont pas hésité à transformer ce cure-dents en « cureton » !

Benjamin PÉRET



À propos de la polémique engagée autour d'Alfred Jarry

À la suite des articles que M. Benjamin Péret a consacrés dans notre journal, au cours des mois de décembre, janvier et février, à une émission de MM. Georges Charbonnier et Alain Trutat intitulée « Bonjour Monsieur Jarry », diffusée le 16 décembre 1951, à la Chaîne nationale de la Radiodiffusion française, nous avons reçu de MM. Georges Charbonnier et Alain Trutat la lettre rectificative suivante que la direction de ce journal publie bien volontiers, regrettant le retard à cette insertion que, seule, une erreur matérielle avait provoqué :

« Monsieur le Directeur,

« À la suite de votre retour des États-Unis, vous nous avez demandé de vous faire parvenir le texte de la réponse (que nous vous avons adressée en son temps) à la série d'articles publiés dans votre journal, sous la signature de M. Benjamin Péret.

« Nous ne vous ferons pas l'injure de vous prier de vous y reporter : il serait un peu tard. Enfin nous sommes assurés que vous lui donneriez tout son sens. Il fallait l'incompréhension de M. Benjamin Péret pour en déformer la teneur. Faut-il rappeler à M. Benjamin Péret qu'en isolant sans précaution deux phrases d'un texte – quel qu'il soit – on court le risque de déformer ses références.

« D'ailleurs, nous sommes tous prêts à reconnaître à M. Benjamin Péret le bénéfice de la bonne foi : il y perd grandement sur le terrain de la subtilité.

« Bref, nous aurions dit dans notre émission qu'Alfred Jarry était chrétien.

« Or nous ne l'avons pas dit.

« S'il nous avait plu de le dire, nous aurions fait œuvre d'interprétation. Pas davantage. Faut-il rappeler que le grand poète André Breton a écrit (*Arts*,

n° 331) : “N’en déplaise aux tenants de l’anticléricisme primaire qui, au vu du *Calendrier du Père Ubu pour 1901* ont tôt fait d’annexer Jarry à leur entreprise...”

« Et, cette fois, que M. Benjamin Péret soit assuré que cette citation ne déforme pas le texte auquel nous nous référons. Qu’il s’y reporte, s’il doute !

« Tout bien pesé, l’enquête de M. Benjamin Péret a vivement contribué à l’enrichissement de la pataphysique. Certes, tous ceux que M. Benjamin Péret priait d’apporter leur pierre à l’édifice n’y ont pas consenti. C’est ainsi que MM. François Mauriac, Raymond Queneau, Thierry Maulnier, parmi d’autres, n’ont pas daigné lui répondre.

« Mais M. Péret ne s’est point laissé décevoir par cette abstention qui, pour lui, “constitue une manière d’abonder dans le sens de ceux qui (lui) ont écrit”.

« Ces derniers, en vérité, ne manquent pas de cette objectivité qui eût été si agréable à Jarry. Leurs réponses, en effet, commencent le plus souvent par “Je n’ai pas entendu l’émission” et se terminent par une condamnation sans appel. Un romancier et historien distingué n’a pas hésité à adopter ce point de vue en précisant toutefois qu’il ne connaissait pas toutes les œuvres de Jarry (!?).

« Curieuse méthode historique, mais très bonne composition de pataphysique : 20 sur 20.

« Ce qui est véritablement déplaisant dans l’attitude de M. Péret c’est son insistance à demander jusqu’à quand la Radiodiffusion française nous laissera la liberté de “sévir”. Nous ne vous poserons pas la même question à son égard.

« Un dernier mot : l’un de nous, Alain Trutat, aurait fait diffuser sur les antennes de la Radiodiffusion française “un faux Kafka”. Si M. Péret consentait à relire le *Journal* de Franz Kafka, il y trouverait aisément le texte diffusé. Texte qui a d’ailleurs été publié par une revue littéraire fort connue. Que M. Péret cherche un peu. Il connaît très peu Jarry. Il ferait connaissance avec Kafka. On trouve facilement ses œuvres.

« Les articles de M. Benjamin Péret n’ont revêtu d’importance que dans

la mesure où des lecteurs mal informés en ont pris connaissance. Dans cette mesure, nous leur accordons la plus grande importance.

« L'insertion de cette réponse remet les choses – et M. Benjamin Péret – à leur place.

« Nous vous prions, monsieur le Directeur, de croire à nos sentiments distingués. »

NOTE DE LA DIRECTION. – Les articles de M. Benjamin Péret étaient apparus comme l'expression d'une opinion littéraire personnelle, et il n'avait jamais été dans la pensée du journal *Arts* de porter quelque préjudice que ce soit à MM. Georges Charbonnier et Alain Trutat, ni atteinte à leurs qualités professionnelles et à leur probité intellectuelle.



Alfred Jarry
initiateur et éclaircur :
Son rôle dans les arts plastiques

par André Breton

Nous sommes heureux de présenter ici cette étude sur Alfred Jarry et la peinture, spécialement écrite pour Arts et que nous croyons pouvoir tenir pour un texte capital d'André Breton.

« Peindre n'est que feindre » : ce propos de Corneille Curce, auteur d'un ouvrage intitulé *Les Clous du Seigneur* (1634), Alfred Jarry le fait sien dans un article abondamment documenté sur le même sujet, que publie *L'Ymagier* dans son numéro 4, daté de juillet 1895¹. On sait que nul plus que lui n'est aujourd'hui victime d'un des pires fléaux de notre temps qui est, à des fins généralement partisanses, la grossière simplification du témoignage. Tout se passe comme si, de son œuvre, n'étaient à retenir qu'*Ubu roi* et les textes ultérieurs de même veine, comme si l'humour, qui s'est prodigué là plus que partout ailleurs, à la façon d'un acide avait assez profondément mordu la plaque pour dérober toutes les autres formes de manifestation d'une personnalité pourtant des plus riches et des plus complexes (mais c'est précisément de cette complexité qu'on ne veut pas : il est plus confortable de n'avoir à tenir compte que d'un seul aspect d'une telle pensée, surtout si

1. Il s'agit, en l'occurrence, de démontrer qu'en dépit de la figuration, des anciens aux modernes, qui prête à controverse, le nombre des clous de la crucifixion ne pouvait être que de quatre.

par chance celui-ci s'est accusé avec un relief exceptionnel). Et pourtant, pas plus qu'on ne peut réduire Sade à la perversion qui tire de lui son nom, ni Baudelaire à la hantise de la mort, ni Lautréamont à la volonté de glorification du mal dans *Maldoror* puis du bien (?) dans *Poésies*, on ne saurait admettre plus longtemps que tout ce qu'a exprimé d'*autre* Jarry soit sacrifié au goût qu'il a marqué – et illustré comme aucun – pour le théâtre de Guignol. L'auteur d'*Ubu roi*, d'*Ubu enchaîné*, des *Almanach* et de *La Passion considérée comme course de côte* n'en est pas moins celui de l'Acte prologal et de l'Acte dernier de *César-Antéchrist*, de *L'Autre Alceste*, de *L'Amour absolu*, œuvres de résonance, sinon d'intention finale, bien différente. En fait, la curiosité de Jarry a été encyclopédique, et si l'on veut bien entendre ce mot non plus dans les perspectives du dix-huitième siècle, mais dans celles du passage du dix-neuvième au vingtième. Ce passage a lieu par une porte qui continue à nous intéresser vivement, au point de nous faire nous retourner sur elle, du fait que nous ne savons encore qu'à moitié à quoi elle mène – ce qui n'est déjà pas rassurant. Cette porte, sur le plan sensible, c'est entre toutes l'œuvre de Jarry qui en constitue la charnière. Par rapport à celui de Jarry, il n'est, en effet, pas de regard qui embrasse une plus vaste étendue à la fois en arrière et en avant. Non seulement Jarry prophétise et stigmatise dans *Ubu roi* et dans *Ubu enchaîné* les propositions aberrantes et meurtrières auxquelles nous allons avoir à faire après lui, non seulement son génie novateur lui inspire telles échappées lyriques (la « Course des dix mille milles » dans *Le Surmâle*, la « Bataille de Morsang » dans *La Dragonne*) dont le « modernisme » n'a jamais été surpassé ni même égalé, mais encore il est comme averti, par impossible, de ce sur quoi pourra porter notre interrogation dans le passé. Il la cerne et y répond par avance. Il serait plus que temps de faire tomber le masque plâtré de « Kobold » ou de « clown » dont Gide et quelques autres qui ne l'aimaient pas – et pour cause – ont affublé le visage d'Alfred Jarry. Qu'il ait ou non donné du travesti ou du burlesque devant tels parterres d'« hommes de lettres », peu importe : vu l'envergure de ce regard, le tout serait de le restituer à sa vraie lumière intérieure.

Attention ! Jarry n'est pas Homais

Rien ne peut mieux y aider que de faire sortir Jarry de ce rôle théâtral qu'il a assumé comme par gageure dans la vie et, pour cela, de montrer ce qui a pu le retenir dans l'art de toujours, l'émouvoir ou l'exalter dans l'art de son temps en particulier. A-t-il été le démolisseur impénitent que son identification de façade avec Ubu pourrait faire attendre ou, au cas contraire, que dévoilent de sa sensibilité profonde les œuvres qui ont trouvé grâce devant lui ? Il n'est, pour être fixé à cet égard, que de se reporter aux premiers ouvrages à la publication desquels il a donné ses soins. La présentation des *Minutes de sable mémorial*, de *César-Antéchrist* attestent de sa part un extrême intérêt pour les vieux bois, depuis les anciens imagiers jusqu'à GeorGIN, avec halte très prolongée devant Dürer. *L'Ymagier*, qu'il fonde en 1894 avec Remy de Gourmont, témoigne même en ce sens d'un goût électif. N'en déplaît aux tenants de l'anticléricalisme primaire, qui, au vu du « Calendrier du Père Ubu pour 1901 », ont tôt fait d'annexer Jarry à leur entreprise, observons que la presque totalité des documents choisis et commentés par lui sont de caractère religieux et que, de toute évidence, leur est épargné tout sarcasme : « Vincent de Beauvais, Jacques de Voragine, brocart de la Vierge lyonnaise, serge de Notre-Dame bretonne, animaux de l'Eden rénové de Dürer (La Vierge aux Lapins, La Vierge au Hibou, la Vierge au Singe) et d'Épinal, le Mariage et le Trépassement de la Sainte-Vierge, les imagiers taillent des images et dorent des légendes pour le petit Enfant sur les genoux de sa mère qui enluminaient les aveugles. » Toutes les majuscules y sont et il est indéniable que le ton de l'attendrissement y est aussi. Par la magie de l'art populaire ou de l'art de Dürer, non seulement Jarry parvient à se concilier l'esprit qui anime les œuvres dont il s'agit mais encore il se montre assez épris d'elles pour s'employer alors exclusivement à les faire connaître. Cela est si vrai que lorsque aura cessé, avec le numéro IV, sa collaboration à *L'Ymagier* (pour des raisons tout à fait étrangères à l'orientation de ces cahiers) il n'aura rien de plus pressé que de fonder, cette fois à lui seul, une revue d'estampes, *Perhinderion*, tout entière vouée à la célébration de Dürer et de GeorGIN.

La magie de l'art populaire

Il semble qu'on puisse assez juger par là de son engouement presque fanatique pour des formes d'art dont sans doute l'iconographie chrétienne d'autrefois fait les principaux frais mais qui, aussi bien, tolèrent auprès d'elles des figurations de personnages ou d'animaux fabuleux venus de Cochinchine ou des Îles Sandwich. Jarry a tendu, en effet, à confondre dans la même vénération tous les « monstres » et à se vouloir leur proie mais, ajoute-t-il, « il est d'usage d'appeler MONSTRE l'accord inaccoutumé d'éléments dissonants ; le Centaure, la Chimère se définissent ainsi pour qui ne comprend. J'appelle monstre toute originale inépuisable beauté ».

Toute originale inépuisable beauté... On voit que le nihilisme qu'on prête beaucoup trop sommairement à l'auteur des *Ubus* est loin d'être absolu puisqu'il épargne le « Beau », auquel même un véritable culte est rendu. Mais l'attitude de Jarry en présence du beau s'éloigne au possible de l'admiration béate, elle est interrogation palpitante des moyens mis en œuvre pour atteindre au beau, désir de possession intégrale par la reconstitution, par-delà le contenu manifeste du contenu *latent*. Rien ne le montre mieux que le commentaire au *Martyre de Sainte Catherine* dont nous reproduisons, en aidant la gravure d'un « cache », le passage le plus significatif*. La posture

ALBERT DÜRER : LE MARTYRE DE SAINTE CATHERINE

La colline coule harmonieuse avec les plis de la robe et la belle ligne des muscles jumeaux incurvée, qui sont les jambes de Dürer. Cette robe et ces jambes sont la traîne et la robe d'une plus grande Sainte Décapitée qui remplit l'image, avec la croupe à l'épaule du bourreau, le nombril à l'œil de Catherine, la taille à la ligne terminale horizontale des tailles de la colline. Son cou tranché expire selon l'arête dure des radius de l'homme fuyant, dans le prolongement du seul des traits du nuage qui tonne qui soit non plus estoc mais glaive. Et la tête et la chevelure ont roulé parmi la ville décline et les arbres vers le moulin de la roue, pour qu'il ait giration nouvelle.

Alfred JARRY.

* Voir cette reproduction à la double page suivante [NDLR].

de Jarry, scrutant de la sorte le gravure de Dürer, préfigure celle d'un Oscar Pfister découvrant dans la *Sainte Anne* de Léonard, qui est au Louvre, les contours du vautour obsessionnel dont Freud devait dégager le sens psychanalytique ². Elle met sur la voie de la « méthode paranoïaque-critique » instaurée dans ses grandes lignes par Max Ernst et systématisée par Dali. Jarry, sans doute le premier, part de la conviction que « la dissection indéfinie exhume toujours des œuvres quelque chose de nouveau ³ ». Il est certain, par ailleurs, que cette idée de l'« inépuisable », qui plonge en lui des racines profondes, l'a induit à s'intéresser de grande préférence aux plus hautes (qui sont aussi les plus difficiles) constructions mémorielles de l'esprit. L'acte héraldique de *César-Antéchrist*, comme *L'Amour Absolu*, établissent qu'il a tout particulièrement fréquenté l'*Apocalypse* de Jean et la Gnose ⁴ (d'une part le numéro III de *L'Ymagier* comporte trois figurations de l'Antéchrist d'après des gravures du xv^e, auxquelles Jarry a donné la belle réplique qu'on peut voir ci-contre ; d'autre part, la « Confession d'Emmanuel » dans *L'Amour Absolu*, d'où j'extrais ces lignes : « Je suis Dieu, je ne meurs pas sur la Croix... Nouvel Adam, qui naquit adulte, je suis né à douze, je m'anéantirai *sans que ce soit moi qui meure*, à trente, demain – c'est Jarry qui souligne – ne saurait guère renvoyer qu'à Basilide pour qui « Jésus n'a pris qu'un corps apparent et n'a subi que des souffrances apparentes ».) Tout reste à entreprendre d'une exégèse de l'œuvre en ce sens et c'en est peut-être la seule clé. Je me borne à faire apparaître ici une seconde détermination fondamentale de la sensibilité de Jarry, la première l'assujettissant, nous l'avons vu, au goût des images populaires des fabriques de Chartres, d'Orléans, de Rennes ou d'Épinal, celle-ci le livrant à l'approfondissement du sens des figures qui se sont fait le véhicule de la tradition ésotérique.

Il peut être particulièrement intéressant, dans ces conditions, de savoir quelles ont été les réactions de Jarry à l'égard de la peinture de son temps.

2. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Gallimard, 1927.

3. *Les Minutes de sable mémorial* ; avant-propos.

4. H. Leisegang : *La Gnose*, Payot, 1951.





Voici, en effet, quelqu'un dont la curiosité s'est montrée exceptionnellement rayonnante et qui, de plus, en contact avec tous les cénacles, est resté jusqu'à sa mort, en 1907, constamment à la pointe de la vie intellectuelle. Au cours des vingt années précédentes, qui ont été si riches en discussions théoriques sur la peinture, a-t-il pris une part active au débat ou tout au moins laissé apparaître où allaient ses sympathies ? Cette question n'est pas plutôt posée qu'elle semble susceptible d'une réponse des plus vivement éclairantes.

Et tout d'abord Jarry, dans ce domaine, se recommande à notre gratitude par un titre hors pair : c'est à lui que nous devons de connaître Henri Rousseau. « Le Douanier, écrit Apollinaire, avait été découvert par Alfred Jarry, dont il avait beaucoup connu le père. Mais, pour dire le vrai, je crois que la simplicité du bonhomme avait tout d'abord beaucoup plus séduit Jarry que les qualités du peintre ⁵. Plus tard cependant, l'auteur d'*Ubu roi* devint très sensible à l'art de son ami qu'il appelait le mirifique Rousseau. Celui-ci fit son portrait, où étaient représentés aussi un perroquet et ce fameux caméléon qui fut quelque temps le compagnon d'Alfred Jarry. Ce portrait fut brûlé en partie ; il n'en restait en 1906, où je le vis, que la tête, très expressive. » Il est extrêmement regrettable que n'aient pu être élucidées jusqu'ici les circonstances d'une telle rencontre, dont on ne sait même pas si elle eut lieu à Laval, ville dont ils étaient tous deux originaires, non plus que les circonstances dans lesquelles (selon Trohel Henri Rousseau fut amené à héberger Alfred Jarry dans son logis au 14, avenue du Maine. C'est encore au témoignage d'Apollinaire que nous devons de savoir que Rousseau fut introduit par Jarry auprès de Remy de Gourmont, qui fut assez conquis pour publier dans *L'Ymagier* sa lithographie : « Les Horreurs de la guerre ». (« Remy de Gourmont, relate Apollinaire, avait su par Jarry que le Douanier peignait avec une pureté, une grâce et une conscience de Primitif. ») On assure, il est vrai, que Gauguin avait remarqué Rousseau dès ses débuts au Salon des Indépendants de 1886, mais on n'a aucune précision sur ce qui avait fondé son intérêt. En revanche, on conçoit que, de par toute sa

5. Allégation inuttrifiable.

formation sur le plan plastique, Jarry ait été de loin le plus apte à reconnaître et à faire valoir tous ses dons. Il reste à mes yeux celui qui a imposé – et qui seul pouvait imposer – Rousseau *en toute connaissance de cause*, qui l'a fait avec toute la compréhension et l'émotion requises et non certes dans l'esprit de mystification que lui ont prêté ceux dont l'indigence sensible se trahit par la sempiternelle peur d'être dupe.

Nous touchons ici à une zone d'affinités pures qui défie, pour une part, l'analyse rationnelle. Malgré tout, il reste en effet assez frappant que Gauguin ait « remarqué » Rousseau si l'on songe à l'attraction qu'a exercée sur l'un et sur l'autre une certaine lumière tropicale, qui baigne aussi les îles où aborde l'« as » du docteur Faustroll. Qu'on songe, par ailleurs, à l'amour électif que Jarry aussi bien que Gauguin a voué à la Bretagne (on sait que le dernier tableau de Gauguin peint aux îles Marquises, est un *Village breton sous la neige*, et l'on s'attendra bien à ce que, sur le plan affectif, leur conjonction ne s'arrête pas là. Fin 1893, Jarry consacre trois poèmes à la célébration de tableaux de Gauguin (*Ja Orana Maria*, *l'Homme à la Hache* et *Manao Tupapau*) exposés chez Durand-Ruel : c'est le seul hommage de cet ordre qu'il rendra à un artiste contemporain. Une fois n'étant pas coutume, j'ai scrupule de dire que je n'ai rien à objecter ni à redire au commentaire de ces poèmes, tel qu'on le rencontre dans un recueil récent⁶. *Manao Tupapau*, pour quoi vers cette époque Gauguin marque un faible particulier, nous offre l'occasion assez rare de confronter sur cette page la vue synthétique qu'a pu en avoir le peintre et l'appréhension sensible qu'en a eue le poète. Force a été, ici, d'abrégé les deux témoignages, de les ramener à leur plus simple expression.

Le chapitre XXXII de *Gestes et opinions du docteur Faustroll*, intitulé « Comment on se procure de la toile » et dédié à Pierre Bonnard⁷, offre le grand intérêt de nous renseigner sur les autres goûts de Jarry en matière de peinture moderne et de nous faire apercevoir leur graduation. Le singe

6. Alfred Jarry : *La Revanche de la nuit*, Mercure de France, 1949.

7. Qui fut le parfait interprète visuel de Jarry dans le grand *Almanach du Père Ubu* (1901).

Bosse-de-Nage est chargé par Faustroll de se rendre au Magasin National, dit *Au luxe bourgeois*, aux fins de s'y procurer des aunes de toile : « Tu te recommanderas pour moi aux chefs de rayon Bouguereau, Bonnat, Detaille, Henner, J.-P. Laurens et Tartempion, au tas de leurs commis et autres marchands subalternes. » Après quoi, lui dit-il, « pour te laver le prognatisme de ta mâchoire des paroles mercantiles, entre dans une petite salle disposée à cet effet. Là fulgurent les icônes des saints. Découvre-toi devant le *Pauvre Pêcheur*, t'incline devant les Monet, genufléchie devant les Degas et Whistler, rampe en présence de Cézanne, te prosterne aux pieds de Renoir et lèche la sciure des crachoirs au bas du cadre de l'*Olympia* ! » Faustroll précise ensuite qu'entre tous le véritable « artisan du grand-œuvre », le créateur d'or vierge, se nomme Vincent Van Gogh. Ceci dit, reprend Jarry, « ayant braqué au centre des quadrilatères déshonorés par des couleurs irrégulières la lance bienfaisante de la machine à peindre, il commit à la direction du monstre mécanique M. Henri Rousseau, artiste peintre décorateur, dit le Douanier ».

Cézanne, Renoir, Manet, Gauguin, Van Gogh, Rousseau : il est frappant de voir à quel point la postérité a sanctionné ce jugement. Il n'est pas un critique professionnel – même choisi parmi les plus perspicaces – à avoir alors avancé cet ensemble de noms en les faisant valoir *dans cet ordre*, qui me semble encore le plus excitant et le plus près de s'imposer de jour en jour.

Un peintre oublié

C'est pourquoi je crois devoir publiquement en appeler de l'oubli qui a frappé le nom d'un peintre particulièrement cher à Jarry et sans doute à Gauguin puisqu'il a vécu longtemps avec lui et qu'il le mentionne avec un vif intérêt dans ses lettres. Il s'agit de Filiger, dont nous savons, par une lettre du graveur Paul-Émile Colin à M. Charles Chassé⁸, qu'il rejoignit Gauguin au Pouldu en 1890 : « Nous étions là tous quatre : Gauguin, Filiger, de Haan et moi, installés au bord de la mer, à l'Hôtel de la Plage, seuls pensionnaires

8. Charles Chassé : *Gauguin et le groupe de Pont-Aven*, H. Floury, 1921.

d'ailleurs chez la bonne Marie, brave fille qui vivait à peu près de nos modestes pensions. Filiger, chassé de Paris par « faute d'argent », n'allait qu'à contre-cœur en Bretagne, d'où il ne devait pas sortir... Je revois cette salle commune de la petite auberge solitaire au milieu des sables. Un plafond de Gauguin, motif : des oies, la décorait. Les portes étaient aussi décorées de peintures. Un grand tableau à tonalité bleue représentait Marie la Bretonne et son fils. Enfin, un jour, Filiger, pour terminer la décoration de la salle, peignit en un trumeau la Vierge Marie d'après une petite gouache charmante comme il savait les faire... Je ne pense pas que vous obteniez quoi que ce soit de Filiger, si vous le retrouviez ; il était fort gentil, mais si loin de toute notre civilisation, si au-dessus, dirais-je. » Ce serait déjà on ne peut mieux disposant, mais il y a autre chose. M. Charles Chassé⁹, avec qui – est-il besoin de le dire ? – je m'accorde si peu sur Jarry et sur Rousseau, mais à qui je n'en sais pas moins grand gré d'avoir retrouvé la trace de Filiger, perdue jusqu'à lui, le décrit comme « une des physionomies les plus énigmatiques qui aient jamais existé ». Pour mystique qu'il passât, M. Chassé incline à faire en lui la part du « pince-sans-rire » et il paraît, en effet, difficile de concilier autrement son refus d'entrer au Café des Voyageurs de Concarneau sous prétexte que ce n'est pas « un lieu digne d'un peintre » avec le souvenir de Louis Le Ray selon lequel il prônait comme apéritif un mélange d'amer Picon et d'eau de Mélisse des Carmes, qu'il appelait « boisson symbolique ». Il est, par ailleurs, à retenir que, dans les années qui précédèrent sa mort (en 1930) [*sic*, pour 1928], à Plougastel-Daoulas, Filiger était passé de ce mysticisme pseudo-chrétien à un « paganisme intégral ».

L'amour du pur et Maldoror

Il y a, disais-je, autre chose : que l'on ouvre le tome VI des *Œuvres complètes*¹⁰ d'Alfred Jarry à la rubrique « Critique d'Art » et l'on s'apercevra

9. Charles Chassé : *Le Mouvement symboliste dans l'art du XIX^e siècle*, Librairie Floury, 1947.

10. Éditions du Livre, Monte-Carlo, 1948.

que le seul texte important – des deux qui y prennent place – est consacré à Filiger et est tout à sa glorification, ce qui, joint à la qualité de l'émotion qui y passe, justifie, au moins jusqu'à un certain point, M. Chassé de tenir ce dernier pour le « peintre préféré » du père... d' *Ubu roi*. Je dois me borner à citer, mais elle en dit déjà assez long, une partie de la péroraison de Jarry : « Des deux éternels qui ne peuvent être l'un sans l'autre, Filiger n'a pas choisi le pire. Mais comme l'amour du pur et du pieux ne rejette point comme un haillon cette autre pureté, le mal, à la vie matérielle, Maldoror incarne un Dieu beau aussi sous le cuir sonore carton du rhinocéros. Et peut-être plus saint... Les démons qui font pénitence entre les longues côtes, semblables à des nasses, des bêtes, grimpent au ciel de leurs quatre griffes, seule marche aux chemins abrupts... c'est pourquoi définitivement l'art de Filiger le surpasse avec la candeur de ses têtes chastes d'un glottisme expiatoire. Il est très absurde que j'aie l'air de faire cette sorte de compte rendu ou description de ses peintures car : 1) si ce n'était pas très beau, à les citer je ne prendrais aucun plaisir, donc je ne les citerais pas ; 2) si je pouvais bien expliquer point par point pourquoi cela est très beau, ce ne serait plus de la peinture, mais de la littérature (rien de la distinction des genres) et ce ne serait plus beau du tout ¹¹... »

Le très petit nombre des œuvres de Filiger qui ont été présentées au public, imputable sans doute à l'enfouissement de la plupart des autres dans la collection du comte Antoine de La Rochefoucault (qui aida financièrement l'artiste durant des années), la pénurie de reproductions photographiques qui pourraient quelque peu suppléer à cette lacune et le manque de toute chronologie applicable à ce qui, de loin en loin, est montré, me paraissent autoriser, de ma part, le passage à une note subjective.

11. Alfred Jarry : Filiger, dans le *Mercure de France*, septembre 1894.

Anges pareils à la Vierge

« Devant le Cimabue du Louvre, a rappelé Julien Leclerc, Filiger s'extasiait surtout parce que le visage des anges y sont pareils à celui de la Vierge. » Je me souviens d'avoir attribué à la même cause mon premier émerveillement devant ce tableau. Il y a deux ans, à une vente publique qui avait lieu à Pont-Aven, j'ai pu acquérir une gouache de Filiger qu'à défaut, d'ailleurs, de toute autre (en dépit de mes recherches) je reproduis ici ¹². Les huit arches supérieures, ainsi que le ciel autour des constructions, en sont bleu roi ; les chevaux d'un vert mousse un peu moins soutenu que la bande transversale, où ondule en ponctuation claire une ligne à motifs trifoliés. Rouge groseille les épis inférieurs, qui deux par deux flanquent une fleur couleur de la chicorée sauvage, le tout comme filigrané d'une couronne suspendue au-dessus d'un papillon... La symétrie n'est brisée que par le rameau qui se déploie de droite à gauche, de l'une à l'autre tour latérale verte, et, entre deux cœurs clairs, laisse pendre un fruit inconnu, d'un rouge voisin de celui des épis. J'ai beau savoir combien une telle description est vaine, je m'y laisse entraîner par amour : mon excuse est que rien n'a disposé sur moi d'un enchantement plus durable, ni ne s'est montré plus à l'abri des variations de mon humeur. On sait que Gauguin, en 1888, a peint pour Paul Sérusier une petite planchette qui est passée dans l'histoire de la peinture sous le nom du *Talisman*. Si ce titre n'était pas pris, pour ce Filiger – à peine plus grand – qui n'en a pas, c'est celui que je retiendrais.

Émile Bernard a pu dire que Filiger ne se devait « qu'aux byzantins et aux images populaires de la Bretagne » ; je ne sais. Toujours est-il que, feuilletant un récent numéro de *Sciences et voyages* où étaient dénombrées les seules fleurs qui, dans nos contrées, constituaient toute la végétation ornementale au moyen âge (perce-neige, primevère, pâquerette, narcisse, violette, mu-

12. Qu'on puisse rencontrer des œuvres de Filiger est suffisamment rare pour qu'aient été cités les noms des amateurs ou anciens amis du peintre qui les détiennent en Bretagne. C'est le cas de M. Le Corronc, de Lorient, qui avait bien voulu me signaler celle-ci.

guet, ancolie, digitale, centaurée, campanule et églantine) je ne voyais que Filiger pour avoir fait revivre Grisélidis.

Ne fût-ce qu'eu égard au jugement d'Alfred Jarry qui s'est avéré si peu faillible dans ce domaine, souhaitons qu'une galerie – à défaut d'un musée national – s'emploie, quelles qu'en soient les difficultés, à mener à bien une exposition d'ensemble des œuvres de Filiger, de manière à ce que, même tardivement, toute justice lui soit rendue.

André BRETON

Arts, n° 331, 2 novembre 1951



Manuscrits, lettres et dédicaces
passés en vente

Manuscrit

– *Gerhart Hauptmann*, manuscrit autographe signé, 3/4 p. petit in-4.

Texte publié dans le recueil *Portraits du prochain siècle*, t. I, *Poètes et prosateurs*, Edmond Girard, 1894, préface de Paul-Napoléon Roinard, pp. 88-89.

(*Les Autographes*, Thierry Bodin, catalogue n° 67, Paris, juillet 1995, texte cité intégralement.)

Voir *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome II, pp. 577-578.

Dédicace

– Dédicace à Lucien Monceau, secrétaire du *Mercure de France*, sur un exemplaire de *Messaline*, Roman de l'ancienne Rome, Éditions de La Revue blanche, 1901 :

à *Lucien Monceau*,
honorabile Troll,
amicalement,
Alfred Jarry.

(Catalogue Librairie Fourcade, juin 1995.)

Dernières parutions

- *Le cercle de Gauguin en Bretagne*, Musée de Pont-Aven, 1994. Textes de Catherine Puget, Conservateur du Musée de Pont-Aven, Dr Caroline Boyle-Turner, Yves Maufra et H. Travers Newton, 120 p., nombreuses illustrations.

Ce catalogue de l'exposition présentée au Musée de Pont-Aven, du 25 juin au 26 septembre 1994, reproduit une lettre d'Alfred Jarry à Alfred Vallette [fin juin 1894] (Cf. *Ceuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, p. 1039) ; un portrait d'Alfred Jarry par Forbes-Robertson (dessin, 1894) ainsi que le fac-similé de la page du Livre d'Or de l'Hôtel Gloanec – 1^{er} juillet 1894 – comportant les trois poèmes d'Alfred Jarry : « La Orana Maria », « L'Homme à la Hache » et « Manao Tùpapaù ».

- *Au Balcon, 1871-1914*, revue mensuelle de littérature, d'art & d'expressions diverses, n° 6, juin 1995, numéro spécial *Mercure de France*.

Au sommaire : « L'Avenir Littéraire : Les Hommes d'aujourd'hui – Alfred Vallette », par Georges Brandimbourg ; « Le Symbolisme », par Remy de Gourmont ; une lettre de Rachilde à Pierre Quillard et A.-Ferdinand Herold ; « Trollisme et phalanstère », par Christian Soullignac ; une carte de visite d'Ephraïm Mikhaël à Alfred Vallette ; « Claude Terrasse et le *Mercure de France* », par Philippe Cathé ; « La Fondation du *Mercure de France*, documents nouveaux », par Philippe Oriol ; et les chroniques habituelles : Lexique Rimbaud, Dictionnaire des noms propres, Bibliographie des revues, Vie associative, Actualités.

Dernières nouvelles

Radio

– « Alfred Jarry », deux émissions d'archives, comportant des extraits d'*Ubu*, des chansons, le témoignage de Rachilde, la lecture par Paul Éluard de « Berceuse du mort pour s'endormir », etc.

« Les Greniers de la mémoire », par K. Le Bail, France Musique, dimanches 28 mai et 4 juin 1995, 22 h 30.

Théâtre

– *Ubu Roi* avec des scènes de *Macbeth*, mise en scène de Silviu Purcarete, interprété par la troupe du Théâtre national de Craiova (Roumanie), Festival d'Avignon, 21-28 juillet 1995.

Colloque

– Le troisième colloque Octave Mirbeau, international et pluridisciplinaire, aura lieu, dans le cadre de l'université de Caen, les 2, 3 et 4 mai 1996. Il sera organisé par Pierre Michel, Pierre Barbéris, Gérard Poulouin et Yvette Mousson. Il aura pour thème : « Octave Mirbeau et la modernité ». Le thème choisi est volontairement large, puisqu'il permettra d'aborder trois aspects de l'œuvre et des combats du grand écrivain normand :

- La conception qu'il se fait de la modernité : sur le plan esthétique et littéraire, aussi bien que dans le domaine technologique et dans son engagement politique.

- La modernité de ses idées et de son œuvre : du point de vue philosophique ; dans sa conception du roman ; dans sa dramaturgie ; dans son style ; dans ses combats politiques et ses revendications sociales, etc. Il conviendra de mettre également en lumière les limites de sa modernité et les contradictions qui le déchirent.

- L'influence exercée par Mirbeau sur des courants littéraires et quelques grands écrivains du vingtième siècle.

Les propositions de communication sont à adresser au plus tôt à Pierre Michel, 16, square des Anciennes Provinces, 49000 Angers.

La Société Octave Mirbeau annonce également la parution de la deuxième livraison des *Cahiers Octave Mirbeau*, un volume de 320 pages avec de nombreuses illustrations, notamment de Pierre Bonnard.

COMPOSÉ PAR CLAUDE ERNOULT & PATRICK FRÉCHET
& MIS EN PAGE DANS LES ATELIERS DU LIMON
À PARIS PENDANT L'ÉTÉ 1995.
ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 1995
SUR LES PRESSES DE PLEIN CHANT
À BASSAC, CHARENTE.

DÉPÔT LÉGAL, OCTOBRE 1995
ISSN 0750-9219